

Télérama



MERCREDI 2 MAI 2018
HEBDOMADAIRE N° 3564
ISSN M 02773-3564
CH 5 40 ESIMAR 43 MAD
CPPAP N° 0621090864

N° 3564
DU 5 AU 11 MAI 2018

Les Jeunes et la Culture

**RENCONTRE
AVEC DES LYCÉENS
BOURGUIGNONS**

**LE PASS CULTURE
EN PACA, EXPÉRIENCE
EN DEMI-TEINTE**

**LE REGARD
DU SOCIOLOGUE
EMMANUEL ETHIS**

Pour faire venir les jeunes au musée, au théâtre, le gouvernement multiplie les pistes : éducation artistique, chorales à l'école, création d'un Pass Culture. Un chantier d'autant plus vaste que les pratiques des ados, entre tags, streaming et jeux vidéo, ne sont pas des plus faciles à cerner.

Par Sophie Rahal
Photos Olivier Metzger pour Télérama

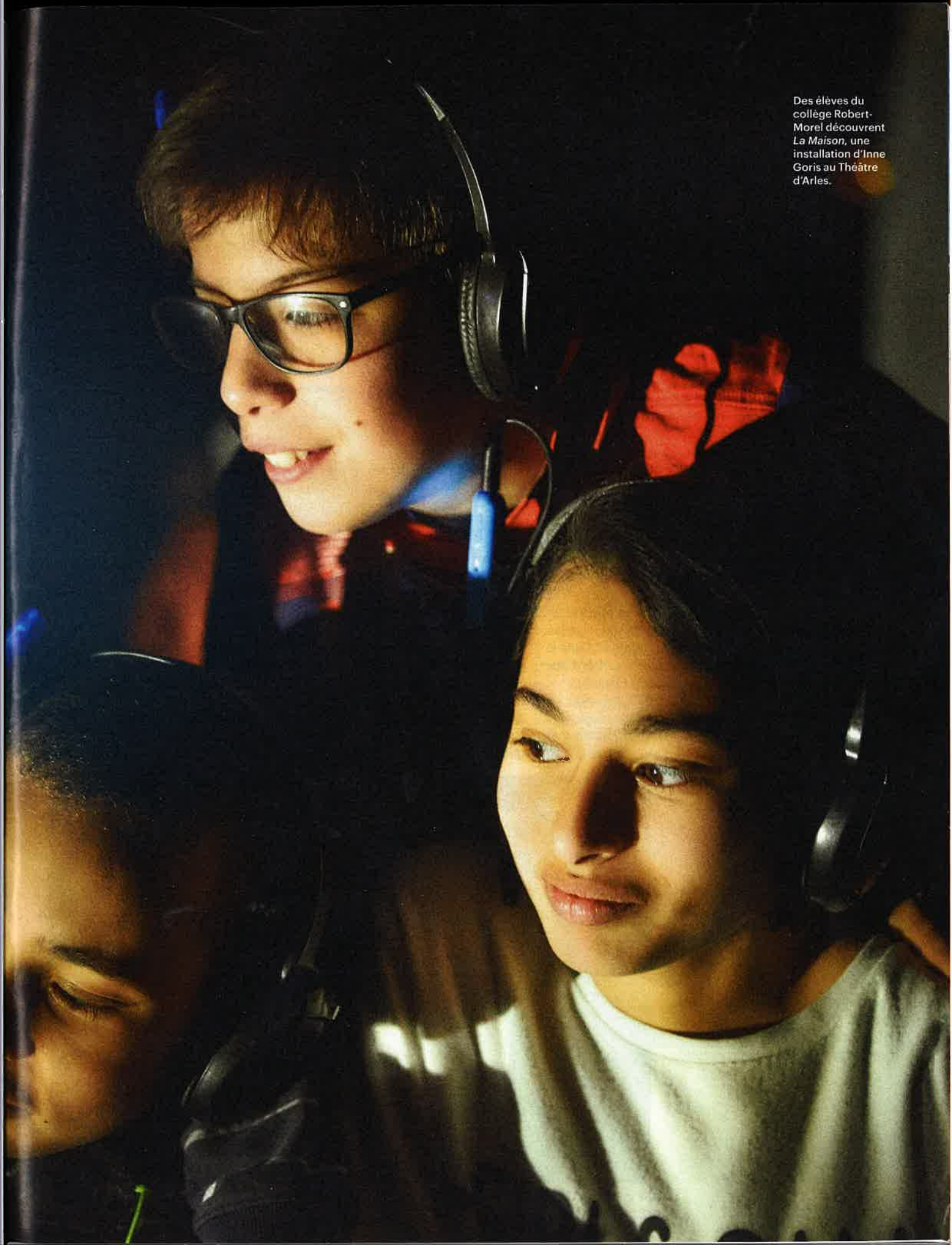
FAUT-IL QUE JEUNESSE SE « PASS » ?

Favoriser l'accès des jeunes à la culture ? Sur le principe, tout le monde s'accorde mais sur la méthode, c'est plus compliqué. Qui sont « les jeunes », cette population insaisissable nourrie au numérique (81% des 13-19 ans possèdent un smartphone, selon Ipsos) et dont on peine à définir les centres d'intérêt, qu'il faudrait traîner au théâtre alors qu'elle pencherait plus pour le dernier *Star Wars* et préfère Netflix à la littérature classique ? La dernière grande enquête du ministère de la Culture sur les pratiques culturelles des Français (vieille de dix ans) révèle que les 15-19 ans plébiscitent le cinéma, qu'un sur deux fréquente les bibliothèques, tandis qu'un sur trois se rend au musée ou au théâtre.

Comment les initier aux connaissances les plus diverses ? Les annonces ne manquent pas : priorité à l'éducation artistique, chorale à l'école, itinérance dès œuvres d'art... Un « parcours » dont le point d'orgue serait le Pass Culture, inspiré du Bonus Cultura italien : 500 cents euros offerts à tout citoyen le jour de ses 18 ans, à dépenser en biens culturels. La ministre Françoise Nyssen a insisté pour que le passe finance aussi de la pratique artistique, histoire de ne pas en faire un banal outil de consommation. Une application consultable sur smartphone ou ordinateur recensera les propositions disponibles près de chez soi, façon « GPS de la culture ».

Le projet soulève des doutes mais pose au moins la question du périmètre. Le sociologue Emmanuel Ethis »»

Des élèves du collège Robert-Morel découvrent *La Maison*, une installation d'Inne Goris au Théâtre d'Arles.



» (p. 24) défend l'idée d'une culture élargie. Rue de Valois, on se demande néanmoins si les séjours linguistiques, la musique en streaming ou la gastronomie ont leur place dans le passé. Une récente étude souligne la «propension des 15-24 ans à inclure sans condition dans la culture des modes d'expression et des formes culturelles médiatiques: le tag, le rap, les séries, les jeux vidéo, la presse, les BD»¹. Mais s'il est pernicieux de prétendre définir une «bonne» et une «moins bonne» culture, il est légitime de s'interroger sur ce que financera cette subvention publique conséquente – plus de 400 millions d'euros par an. «La ministre tranchera», indique le ministère. Une première version de l'appli a été testée dans l'Hérault et mise sur la curiosité: une image s'affiche. Intéressé? L'ado clique, découvre l'offre qui s'y cache. Pas intéressé? Il zappe et passe à l'image suivante. On en oublierait presque que tout cela sera efficace seulement si ce public y trouve son compte, autrement dit si les propositions des institutions lui donnent envie de se déplacer... et de revenir.

Dans les villes, départements et régions où des passes culturels existent déjà (parfois depuis les années 1990!), on réfléchit aux modalités de cohabitation avec le futur outil. «Faites-nous remonter vos propositions, elles apparaîtront aussi dans notre catalogue!» demande la Rue de Valois. Mais les collectivités redoutent que le dispositif national engloutisse ce qui fonctionne localement, en lien étroit avec les structures des territoires. Car le passe pourra difficilement accomplir sa mission sans intermédiaire(s). En région Paca (ci-contre), il fonctionne d'autant mieux que les enseignants sont invités à s'en saisir. Et les autres accompagnants – médiateurs, directeurs de théâtre... – ont aussi un rôle à jouer. Quant aux «déserts culturels» et aux publics «éloignés», comment s'assurer qu'ils ne seront pas oubliés? Dans le monde rural, accéder à un savoir divers relève parfois d'une gageure, faute de connexion Internet ou de transports.

Reste le financement: Emmanuel Macron prévoyait de solliciter «distributeurs et grandes plateformes numériques», mais croire que les Gafa – Google, Amazon, Facebook et Apple – seront enclins à subventionner le Pass sans être intégrés au catalogue semble naïf. Et s'ils y figurent, prétendre offrir aux jeunes la diversité culturelle tout en les renvoyant vers de tels géants, pour lesquels ce n'est pas une priorité, frise la schizophrénie. Le silence du ministère (qui s'est laissé jusqu'à début 2019 pour un lancement national) sur tous ces points indique que rien n'est tranché. Tant mieux. Il est encore temps d'éviter qu'une bonne idée se transforme en cadeau raté ●

¹ «Les représentations de la culture dans la population française», de Jean-Michel Guy, Département des études, de la prospective et des statistiques, ministère de la Culture (septembre 2016).

En région Paca,
le e-Pass est
venu remplacer
le chèque-culture.

EN PACA, Y A PLUS QU'À

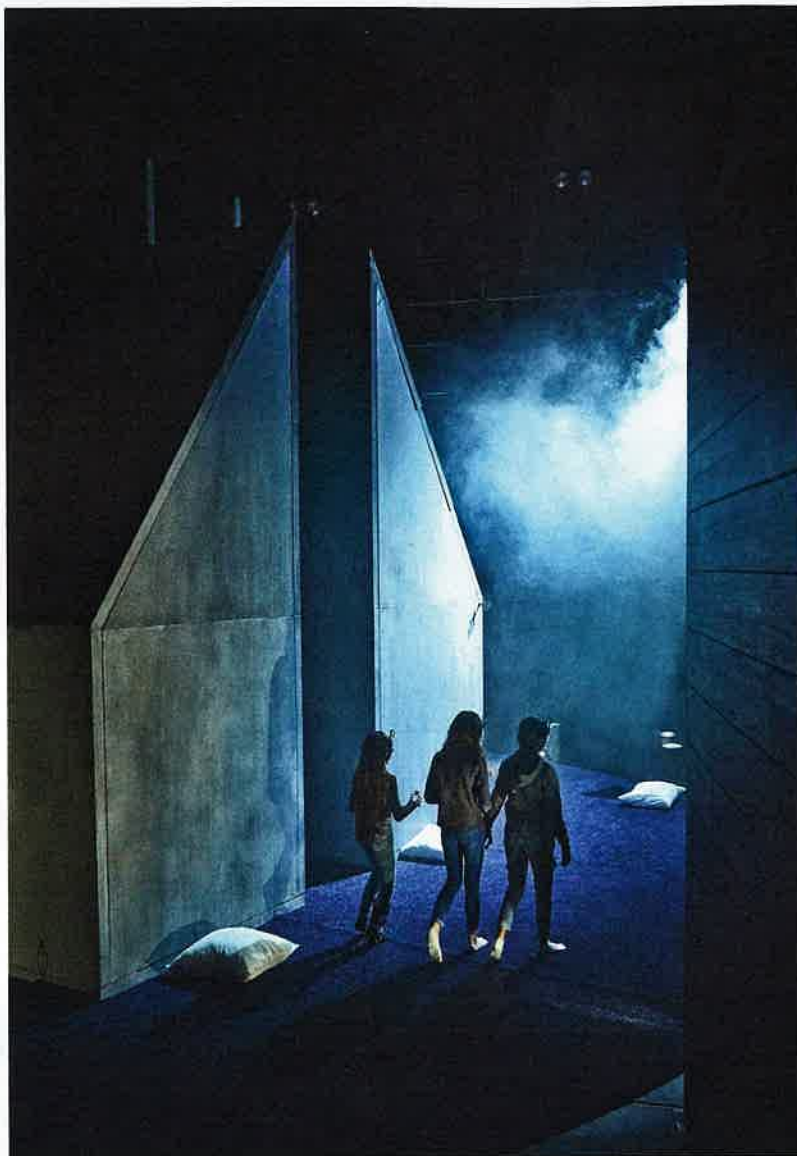
Depuis novembre dernier, la Région a instauré le e-Pass: 60 euros à dépenser en livres, au théâtre... Une aide encore méconnue, portée à bout de bras par des professeurs enthousiastes.

Par Sophie Rahal

Sous un tonnerre d'applaudissements et de bravos tonitruants, Kery James et Yannik Landrein quittent la scène du Merlan-Scène nationale de Marseille en ce premier soir de printemps. L'ovation salue la performance des deux comédiens dans *A vif*, un échange mordant entre deux jeunes avocats autour d'une question toujours brûlante: l'Etat est-il le seul responsable de la situation actuelle des banlieues? Implantée au cœur des quartiers nord, la salle se vide lentement. Les visages sont jeunes: près de la moitié des spectateurs sont venus via le centre social ou les collèges et lycées qu'ils fréquentent. Parmi eux, une lycéenne n'a pas payé sa place: elle a utilisé son e-Pass culturel, un dispositif accessible à tous les lycéens et apprentis de 15 à 25 ans scolarisés en région Paca. «Le quoi?» s'étonnent les jeunes que nous interrogeons avant le spectacle. «Jamais entendu parler...», «Vous êtes sûre madame?»... »



« Je vois comment le théâtre les aide à s'affirmer et à gagner confiance », explique Eulalia Novais, enseignante au collège Robert-Morel d'Arles.



» Créé en 2003 par l'équipe socialiste à la tête de la Région, le chéquier-culture permettait aux jeunes d'acheter jusqu'à 50 euros de livres, places de cinéma et de spectacle. Fin 2015, lorsque Christian Estrosi (LR) met fin au règne socialiste, il supprime le chéquier, au motif que les jeunes ne seraient plus que 2 000 à l'utiliser (contre environ 40 000 à son lancement) et promet un outil plus moderne. En novembre dernier, le e-Pass est donc lancé : accessible via une application mobile ou une carte, il offre chaque année 28 euros pour les livres, 12 euros de tickets cinéma et 10 euros pour les spectacles. Nouveauté : 10 euros sont à dépenser dans le cadre d'une sortie scolaire, y compris au musée, où les expositions temporaires sont souvent payantes. Après six mois d'existence, 270 librairies, cinémas, théâtres, salles de musiques ou festivals ont intégré gratuitement le catalogue du e-Pass, dont l'offre continue de s'étoffer. Le tout financé par la Région, pour un coût pouvant atteindre 16 millions d'euros en utilisation pleine. L'équipe assume certains choix, dont celui de n'avoir pas inclus les jeux vidéo ou la musique en ligne. « Notre politique culturelle régionale ne soutient pas ces dispositifs », explique Florian Laurençon, le directeur régional adjoint des services en charge notamment de la culture. On ne

se fait aucune illusion quant aux usages des 15-25 ans, mais ce n'est pas parce que certains sont friands de jeux vidéo que nous devons nous y conformer. Quant au téléchargement, on a voulu éviter qu'une subvention publique bénéficie à des plateformes type Amazon ou iTunes. »

Les quelque 26 000 inscrits (sur 265 000 concernés) plébiscitent l'achat de livres et de places de cinéma. A peine franchi le perron de la librairie Actes Sud, à Arles, on aperçoit le sésame bleu et noir posé sur la caisse. « J'en avais vaguement entendu parler auparavant, admet son propriétaire, en première ES au lycée voisin. Ma mère m'a donné la carte ce matin pour que je vienne acheter deux livres dont j'ai besoin en cours. » « Le dispositif est simple et offre aux jeunes un budget et de l'autonomie, ajoute le directeur de la librairie, qui recense au total 339 paiements e-Pass. Ça les incite à revenir, avec la liberté d'acheter autre chose, c'est-à-dire souvent des BD ! » Dans les cinémas, l'installation a été retardée par des contraintes techniques, mais « le dispositif est globalement bien accueilli car il s'inscrit dans une politique plus globale de soutien au cinéma en Paca, rapporte Vincent Thabourey, coordinateur du réseau de salles Cinémas du Sud. Après, tant mieux pour la filière si les jeunes s'en servent pour aller voir Les Tuche, mais ce serait mieux encore qu'ils ne voient pas seulement ça. L'idée d'une tranche à dépenser en sortie scolaire sert à les y inciter ». Au cinéma art et essai qui jouxte la librairie, on nous précise que le directeur du lieu a lui-

même informé les enseignants du coin. Résultat, 7 entrées individuelles, mais 102 scolaires.

Avec 196 cinémas, 72 théâtres, dont deux centres dramatiques nationaux, 123 musées de France, 4 Opéras, 167 éditeurs, 7 orchestres permanents et près de 600 festivals, la région compte parmi les mieux dotées culturellement. Mais « ses jeunes ont un degré de pratique individuelle des lieux culturels assez faible », glisse Florian Laurençon. Comprendre : le théâtre n'est pas une destination de sortie entre copains. « Il y a urgence à élaborer des dispositifs incitatifs, et les enseignants sont un chaînon essentiel. Sans une implication militante des professeurs auprès de leurs élèves, ces derniers se détournent du champ culturel. » Au théâtre du Merlan, six jeunes seulement ont utilisé leur e-Pass depuis son lancement. « A ceux qui réservent une place, on signale son existence, que très souvent ils ignorent ! », remarque Bertrand Davenel, responsable des relations avec les publics. On pourrait croire la jeunesse ultra connectée, mais ce n'est pas si évident. Les 15-25 ans sont souvent livrés à eux-mêmes, et si les enseignants ne prennent pas en charge leur accompagnement, ça ne fonctionne pas. » « Je découvre la possibilité d'utiliser ce passe et constate combien notre rôle est crucial, reconnaît Anne »

» Vassiltchikoff, enseignante d'anglais qui accompagne un groupe de secondes, premières et terminales. *On les initie, on leur montre : ça fait partie du projet éducatif de les aider à s'identifier à un lieu qu'ils ne pensent pas fait pour eux.*

Ce n'est pas au Théâtre d'Arles qu'on dira le contraire. Dans cette commune où le taux de chômage atteint 14% de la population (contre moins de 9% au niveau national), l'établissement voit défiler des groupes chaperonnés par des enseignants. Prof de français au lycée Montmajour, Karine Vial poursuit ses lycéens à chaque rentrée pour qu'ils commandent leur carte. Le dispositif permet de financer deux des cinq sorties annuelles au théâtre. Il y a ceux qui savent («*ma grande sœur a connu les chèques!*»), «*mon père a reçu un courrier*») et qui s'exécutent. Et ceux qui oublient ou qui abandonnent au premier «*plantage*» du site. Résultat, lorsque l'une de ses classes est allée voir *Bovary*, la dernière création de Tiago Rodrigues en février dernier, puis *Sous le pont*, un texte d'Abdulrahman Khallouf remarqué au Festival d'Avi-

gnon, seuls une poignée d'élèves – surtout des terminales – ont dégainé le e-Pass. «*Plus ils avancent en âge, plus ils s'autonomisent*», souligne toutefois l'enseignante, avant d'ajouter qu'elle croise parfois au théâtre d'anciens élèves qui désormais s'y rendent seuls ou y entraînent leurs parents.

«*Entre la sixième et la troisième, je vois comment le théâtre les aide à s'affirmer et à gagner confiance*», témoigne Eulalia Novaïs, enseignante au collège Robert-Morel d'Arles. Convaincue que l'initiation à la diversité des pratiques culturelles doit se faire tôt, elle se réjouit qu'un dispositif similaire au e-Pass soit réservé, dans les Bouches-du-Rhône, aux collégiens. Avec l'Attitude Provence, elle a emmené ses sixièmes découvrir *La Maison*, une installation d'Inne Goris : casque sur les oreilles, les jeunes ont arpenté pendant une heure la demeure grandeur nature installée sur la scène du théâtre. «*A cet âge, ils absorbent tout ce qu'on leur donne*, analyse Valérie Deulin, la directrice du théâtre. *Vouloir élargir leur spectre culturel à 18 ans, n'est-ce pas même un peu trop tard?*» ●

« LA CULTURE, C'EST CE QUI PERMET DE S'ÉMANCIPER »

Qu'importe qu'ils jouent aux jeux vidéo, lisent un livre ou taguent un mur : selon le sociologue Emmanuel Ethis, toute expérience culturelle et artistique aide les ados à se forger.

Propos recueillis par Emmanuel Tellier

Emmanuel Ethis, recteur de l'académie de Nice, apporte son regard de sociologue de la culture, spécialiste des publics du cinéma et des séries télévisées. A 50 ans, cet infatigable militant des arts à l'école croit plus que jamais à la dimension éducative de la culture.

On a le sentiment que le mot « culture » impressionne, voire effraie...

Il a toujours eu des acceptions polymorphes. Pour preuve, on lui accole souvent des adjectifs qualificatifs – populaire, élitiste, légitime... En 2015, le ministère de la Culture avait mené une enquête demandant à des Français de lister les

domaines relevant, selon eux, du champ culturel : les gens citaient les visites de musée, de monuments, le théâtre, la science, les voyages, le fait de jouer d'un instrument, mais aussi la cuisine... Par contre, étaient exclus, pour quatre français sur dix, les jeux vidéo, le cirque, le rap, le graffiti, la bande dessinée et certains genres cinématographiques. A travers cette enquête, on pouvait par ailleurs constater que plus les personnes étaient diplômées, plus elles avaient une définition large de « ce qui fait culture ».

Qu'est-ce qui fait culture, pour vous ?

Tout ce qui nous rassemble, tout ce qui fait qu'on a des langages communs. Je trouve dépassée une certaine vision morale selon laquelle il y aurait une « bonne » et une « mauvaise » cultures, fondées sur des jugements immuables. Au contraire, la culture, c'est ce qui va nous permettre de grandir, de s'émanciper, où que l'on soit. L'expérience est forcément bonne car elle forge et aiguisé notre esprit critique. C'est amusant de voir à quel point on se pose ces questions à propos de la culture alors que les gens qui font du sport ne se les posent pas ! L'activité physique est une forme d'émancipation, et chacun cherche celle qui lui correspond le mieux. Pourquoi ne pas aborder la culture avec la même simplicité ? Elle ne peut plus relever de l'imposition, c'est quelque chose qu'on s'approprie et qui passe par le plaisir, la jouissance d'un bien commun. Au Festival d'Avignon, tout le monde donne son avis, échange, argumente. Pour moi, c'est un indicateur fort : c'est à leur capacité à créer ces dialogues qu'on peut aussi juger de la force des œuvres. Jean Vilar avait d'ailleurs défini cette belle notion de « public participant ».

Vous défendez donc l'idée d'une culture « élargie », plus que jamais propice aux échanges ?

On apprend à se connaître en fonction de la multiplicité des expériences qu'on choisit de vivre. La sociologue Sylvie Octobre définit très bien cet éclectisme culturel, en insistant sur le fait que, contrairement à l'idée reçue, l'éclectique sait très bien de quoi il parle ! Au nom de plaisirs différents, il chemine, organise ses choix, et bien sûr hiérarchise. L'amoureux de culture est lui aussi polymorphe ! Et il sait que le temps permet l'appréciation collective des œuvres.

Qui aurait pu dire, lorsqu'on tournait les premiers épisodes de *Chapeau melon et bottes de cuir*, que la série ferait un jour partie d'un patrimoine culturel reconnu par tous ?

Celles et ceux qui ont à concevoir le Pass Culture n'ont pas cet avantage du temps qui passe. Ils doivent être maintenant si telle ou telle discipline entre dans le champ de la culture...

Travail passionnant, non ? Pas simple, mais c'est une chance à saisir. La culture a comme premier objet d'embarquer les gens et de créer des liens : ce n'est pas plus compliqué que ça ! Or, nous avons la chance d'avoir un président de la République quarantenaire, sensible et innovant sur la question des liens entre les générations. A mon sens, s'il s'inscrit dans un parcours d'éducation artistique et culturelle, ce passe servira à renforcer ces liens. Cinq cents euros pour se cultiver, ça n'est pas rien ! Nous allons vivre l'entrée d'un « objet précieux » dans le cadre du foyer, et comme tout ob-

jet précieux il va susciter des conversations : « *Alors, tu fais quoi avec ton passe ?* » J'espère que tout le monde prendra la parole, les générations aînées, qui ont tellement envie de transmettre, comme les jeunes, à qui le passe est destiné. Pour moi, il peut ouvrir des espaces de découvertes et de conversations inédits.

Selon vous, qu'est-ce que la jeunesse de 2018 attend de la culture ?

Cette génération, comme toutes celles qui l'ont précédée, attend de vivre dans un monde qui lui donne le sentiment d'exister. L'éducation et la culture partagée sont les principaux vecteurs qui peuvent nourrir ce sentiment. Comme le disait le philosophe Clément Rosset, « *la vie est la plus difficile des tâches, et l'amour de la vie le plus difficile des amours, mais aussi le plus gratifiant* ». Cette idée de gratification est essentielle. C'est ce qu'attend la jeunesse, c'est ce que nous attendons tous ●



Tom, Nolwenn, Tess, Lucie et Quentin : cinq élèves, cinq idées de la culture.

CHAMPS LIBRES

Ils aiment le rap, le théâtre et même la « musique de vieux »... Pour les élèves d'un lycée agricole de l'Yonne, la culture prend toutes les formes.

Par Romain Jeanticou

Dans le foyer, en surplomb des joueurs aux prises avec le baby-foot, le graffiti d'un acteur affiche fièrement l'identité rurale de l'établissement. A dix minutes d'Auxerre, le lycée agricole La Brosse, un corps de ferme transformé en institution scolaire en 1882, accueille élèves et étudiants de la troisième au bac+2. Soixante hectares avec internat, matériel agricole et troupeau de vaches, reliés à la nationale menant aux vignobles de Chablis par un bandeau de peupliers majestueux. Pour ces jeunes formés à l'agronomie ou à l'aménagement terrien, il est naturel que le mot « culture » apparaisse le plus souvent précédé du préfixe « agri- ». « *La culture, ça m'intéresse mais ça ne m'est pas indispensable* », affirme timidement Aurore, 18 ans, atablée avec un cours de maths dans la lumineuse bibliothèque. Sur les présentoirs, *L'Equipe* côtoie *Le Chasseur français*, *National Geographic* et *Bourgogne Magazine*. Elève en terminale Production agricole (PA), elle aimerait reprendre l'élevage bovin de ses parents. « *Mes amis qui habitent en ville parlent parfois de films ou de musiques que j'ai ra-* »



Quentin est fan de Bourvil et de U2, Ophely de tout ce qui vient du Japon.

» *tés, mais le week-end j'aide mon père à la ferme et je n'ai pas beaucoup de temps pour faire autre chose.* » Les lycéens sont presque tous internes. Le vendredi, valises et bottes en caoutchouc s'amoncellent dans les couloirs. « *Et l'été, quand on est en vacances, il y a les moissons* », renchérit sa camarade Amanda. Ce qui ne les empêche pas d'écouter de la musique sur YouTube ou de regarder des films en streaming... quand la bande passante le permet. « *Notre ferme est au milieu des bois, ça peut mettre des heures à charger!* »

Lorsqu'on a grandi au milieu des parcelles de céréales comme Quentin, en bac pro conduite et gestion de l'entreprise agricole (CGEA), la culture renvoie aussi au travail des sols. « *Le mot prend pour moi un deuxième sens: ce qui pousse dans mon champ, le terrien, le végétal. J'aime cette expression qui dit qu'on est les jardiniers du monde. On construit les paysages, on façonne les territoires.* » Farouche au premier abord, le jeune homme aux cheveux ras et aux yeux clairs, une cicatrice souvenir d'une « *chamaillerie* » sur la pommette, évoque avec éloquence sa curiosité pour les comédies avec Bourvil et de Funès, le port-musée de Douarnenez, les concerts de

U2 ou Mylène Farmer. « *Petit, je trouvais la culture inutile. Aujourd'hui, elle me fait sortir de mon monde. Je pense voir plus encore la valeur des lieux culturels que quelqu'un qui habite au pied du Louvre.* » Aux domaines artistiques qui composent la culture, Quentin ajoute la notion de savoir-faire. « *J'aime comprendre comment sont conçues les choses: la mécanique, l'ingénierie, le bâtiment... Je peux passer des heures sur YouTube à regarder le fonctionnement d'un moulin à café!* »

Même son de cloche chez Nathanaël, en terminale sciences et techniques de l'agronomie et du vivant (Stav). « *Savoir planter une fleur, connaître les types de poissons... Dès que l'on apprend quelque chose, c'est de la culture.* » Sur son bureau, une maquette de cours d'eau presque terminée; dans un coin, une guitare sèche, une autre, électrique. Il partage avec son copain Arthur la chambre 203 de l'internat et un goût pour les virées à la pêche à vélo. Arthur, boucle à l'oreille et sacoches en bandoulière, aime aussi le dessin, mais c'est sur le rap qu'il est intarissable. « *C'est la poésie des temps modernes!* » Les clips de Lomepal, Romeo Elvis ou Damso, dont il achète encore les CD, ne ressemblent certes pas toujours au quotidien des « *Brossards* », le surnom des élèves du lycée, mais écouter du rap à la campagne n'est pas une anomalie selon Arthur. On lui trouve un faux air de Nekfeu; peut-être parce qu'il est habillé, du sweat à la casquette, aux couleurs de son label. « *Sa musique m'a sorti d'une dépression. Je suis allé le voir à Paris pour mes 18 ans. Avec le voyage, ça fait cher. Il m'arrive d'envier les Parisiens pour la mode ou les concerts, mais ici on a le camping sauvage et la randonnée.* »

Du côté filles du bâtiment bleu, « *le groupe des neuf* » s'est rassemblé avec enthousiasme sous les posters Harry Potter

« *Petit, je trouvais la culture inutile. Aujourd'hui, elle me fait sortir de mon monde.* »

Quentin

et The Walking Dead pour évoquer ses centres d'intérêt. Avec son air de première de la classe rock'n'roll, Ambre aime les arts visuels. Le cinéma, à Auxerre, où ses parents l'emmènent une fois par mois, mais aussi la photographie, le théâtre, qu'elle aimerait découvrir davantage après avoir apprécié *Les Femmes savantes* dans le cadre scolaire... «*Je préfère avoir un lien physique avec l'œuvre. On pourrait me mettre devant n'importe quel spectacle, je serais fascinée.*» Un Pass Culture pour les jeunes? «*Une bonne idée qui m'inciterait à aller davantage au musée ou au théâtre.*» Pour son amie Tess, «*ce n'est pas la priorité ici*», où la clé des champs prend la forme du permis de conduire. Un bus relie le lycée à Auxerre, mais ne fait le voyage que dans un sens... Tess s'adonne au chant, au dessin et à la peinture. «*Ce serait super que le passe permette d'acheter du matériel. Et de s'abonner à du streaming.*» Le streaming, c'est l'addiction de Coraly. «*Avant, c'était sans limite, je regardais Netflix sur mon téléphone toute la nuit, mais maintenant, avec le bac, j'évite en semaine...*» *Once upon a time*, *Grey's Anatomy*, *Orange is the new black*, *Esprits criminels*... Une trentaine de séries, dont elle gère la consommation grâce à une application pour smartphone où elle note sa progression dans les saisons. «*On est le 21?*, s'interrompt-elle. *C'est aujourd'hui le nouvel épisode de Shadowhunters!*»

Plus discrètes, Nolwenn et Lucie étonnent avec un discours, selon leurs propres mots, «*de vieux*». «*On n'aime pas trop ce qu'aiment les jeunes d'aujourd'hui*», développe la première, fan de reggae. Les consoles de jeu de la seconde – Sega Mega Drive, Super Nintendo – sont aussi rétro que ses groupes préférés – Indochine, Téléphone. Lucie achète des vinyles, mais se rend rarement à des concerts: «*Tous mes*

chanteurs préférés sont morts!» Ophely, «*avec un Y et sans accent*», cultive une fascination pour le Japon. «*J'ai découvert le manga à 7 ans avec One Piece*, raconte cette blonde facétieuse. *Ça été une porte d'entrée dans la culture japonaise: la gastronomie, les vêtements...*» En ligne, elle s'est achetée des *geta*, ces sandales en bois typiques, et un *kigurumi* de licorne, un pyjama intégral qu'elle n'hésite pas à porter en public.

Internet aidant, chacun s'accommode de sa passion, sur ce territoire auquel ils sont attachés. Le seul à rêver d'ailleurs s'appelle Tom. «*Jaimerais partir à Paris*», reconnaît-il, les cheveux en bataille et les yeux rêveurs, en allumant une Camel dans le coin fumeurs. Derrière lui se détache le ballet synchronisé des éoliennes voisines. Tom, avec ses sneakers dernier cri aux pieds, veut travailler dans la mode, au grand désarroi de son père, qui le voyait reprendre son exploitation de céréales. «*Le rap m'a ouvert au cinéma, à la peinture, à la mode.*» Il cite Magritte et Mondrian, découvert grâce aux robes d'Yves Saint Laurent. Un soir, il décide d'apprendre à coudre en reproduisant une veste aperçue dans un clip. «*J'ai commencé à me faire mes propres vêtements, puis j'ai imprimé des T-shirts pour des gens du lycée avec la photo de leur tracteur. Avec l'argent, j'ai acheté une brodeuse. Depuis, un autre lycée m'a commandé cent T-shirts à broder et j'ai confectionné les écussons des pompiers de mon village.*» D'abord ovni cible des moqueries, il est devenu un «*influenceur*» pour ses copains. Brisant au passage les derniers clichés qui pèseraient encore sur les jeunes des campagnes. «*Toutes nos différences, c'est bien la preuve qu'on n'est pas des culs terreux fermés sur nous-mêmes*, conclut Ophely. *Ici aussi, on se cultive. On ne connaît peut-être pas l'opéra, mais on sait ce que c'est qu'une vache!*» ●

Tess s'adonne au chant, au dessin et à la peinture. Tom, lui, rêve de Paris et de travailler dans la mode.

